



Mobilités, traces et frontières dans l'Afrique des Grands Lacs

Camille Lefebvre

► To cite this version:

Camille Lefebvre. Mobilités, traces et frontières dans l'Afrique des Grands Lacs. Africa - Africa: Revue des Études et Recherches préhistoriques, antiques, islamiques et ethnographiques, 2007, LXII (4), p. 598-605. halshs-00696070

HAL Id: halshs-00696070

<https://shs.hal.science/halshs-00696070>

Submitted on 14 May 2012

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

MOBILITÉS, TRACES ET FRONTIÈRES DANS L'AFRIQUE DES GRANDS LACS

Cet article a pour origine la conclusion prononcée à l'issue du colloque *Mobilité traces et frontières dans l'Afrique des Grands lacs* qui eut lieu les 18, 19 et 20 novembre 2007 à Paris, dans le cadre du projet Galiléé «Histoire et Anthropologie de l'Afrique des Grands Lacs» soutenu par l'Université Franco-italienne. Ce colloque organisé par Cécilia Pennacini et Henri Médard a rassemblé vingt chercheurs d'origines diverses (Italiens, Français, Anglais, Burundais, Ougandais) et de disciplines différentes (historiens, anthropologues, géographes, ethnomusicologues).

Durant cette conférence, le terme de frontière a été utilisé dans son sens le plus large. Loin de se limiter aux frontières comme marque de souveraineté étatique ont été abordé une grande diversité de types de limites, des frontières identitaires, de genre, de pratique, de discours, d'appartenance sociale, ces barrières pouvant prendre des formes variées et être matérielles, mais aussi symboliques ou conceptuelles. La frontière a été conçue comme l'ensemble des formes de discontinuité agencant les relations entre différents éléments. Comme le point de différenciation entre deux entités qui pouvaient être aussi bien politique, territorial, administratives, mais aussi culturelles, raciales ou identitaires. La frontière est apparue comme le lieu où se réalise cette différenciation entre des identités réciproques, l'espace de séparation qui permet de dire: je suis moi car je reconnais que celui qui est de l'autre côté est autre, qui permet ainsi de nous distinguer les uns des autres. La frontière apparaît alors comme une institution humaine constructrice d'identité, dans la mesure où en construisant celle-ci nous nous construisons nous même. On s'est donc interrogé sur ce qui, par l'altérité, construit l'identité. Cet aspect construit est à mon avis un des thèmes prépondérants de toutes les frontières qui ont été analysées.

Le deuxième élément au cœur des réflexions de ce colloque était la question de la mobilité. On pourrait, par une posture et de manière à lier les deux éléments en jeu, dire que toute mobilité est d'abord passage, ou transgression, d'une frontière. La mobilité interroge la manière dont nous passons les frontières et la manière dont ce passage, qu'il soit théorique ou matériel intervient sur notre identité, nous transforme, nous fait évoluer. La frontière se révèle alors comme créatrice de dynamiques fortes. Elle est souvent au cœur des phénomènes de mobilité et elle les structure, et c'est par rapport à ce qui entrave nos déplacements que nous allons agencer ceux-ci. La compréhension des frontières et de la mobilité apparaissent comme deux faces d'une même réalité, celle des relations complexes que les groupes sociaux et les individus entretiennent avec l'espace, matériel ou conceptuel, dans lequel ils évoluent.

Ces conceptions de la frontière et de la mobilité utilisées lors de ce colloque se sont développées à travers trois grands axes de réflexions: la frontière comme phénomène construit, comme opportunité et enfin outil de réalisation du pouvoir.

La frontière comme phénomène construit

Aucune frontière n'est naturelle

La frontière n'est pas un phénomène naturel mais une institution humaine, permettant aux individus, aux groupes sociaux, aux pouvoirs politiques de réaliser l'appartenance et l'exclusion. Comme toute institution humaine elle est construite par des discours et des pratiques. Aucune frontière n'est naturelle, au sens où aucune frontière n'est uniquement déterminée par la nature sans intervention de l'homme. Une différenciation de paysage ou une barrière physique peut être sélectionnée par l'homme et instituée en frontière mais c'est cette désignation qui construira la réalité frontalière et pas l'inverse.

Silvia Nannyonga-Tamusuza, a montré dans son intervention *Female-Men, Male-Women, and Others: Constructing and Negotiating Gender among the Baganda of Uganda* comment la frontière de genre obéissait elle aussi à des constructions et ne relevait pas uniquement d'une réalité naturelle. Cette frontière si instituée qu'elle paraît relever d'un pur phénomène biologique créé par la nature est en réalité une donnée construite historiquement et socialement. Les définitions de genre et les identifications genrées chez les Baganda obéissent à des critères complexes et surtout non-excluant. Les catégories d'homme et de femme relèvent avant tout d'enjeux de pouvoir inscrit dans des contextes spécifiques. Ainsi on peut être femme à l'intérieur du palais parce que c'est l'espace du roi qui est l'homme par excellence et homme à l'extérieur. On peut donc selon le lieu être de genre masculin ou féminin. Le genre apparaît alors comme construction idéologique aux frontières en constante renégociation.

Jean Pierre Chrétien, *Le rôle des Rwandais et des Burundais dans la définition de leurs frontières coloniales*, a lui évoqué les frontières étatiques du Rwanda et du Burundi et a reconstitué la genèse de leur élaboration. Révélant encore une fois l'inanité de l'accusation d'artificialité des frontières africaine au nom de la nature, il a montré que l'établissement des frontières du Rwanda et du Burundi était un phénomène complexe inscrit dans un temps long et mettant en relations différents acteurs et différentes échelles. Les frontières actuelles sont issues de très anciennes démarcations sur le terrain sélectionnées et validées par le colonisateur pour des raisons géopolitiques.

D'ailleurs l'utilisation d'éléments naturels pour construire une frontière ne garanti en aucun cas que celle-ci soit opératoire d'un point de vue politique. C'est le cas du Mont Elgon, évoqué par Claire Médard dans son intervention *Dynamiques de fronts et de frontières. Frontière internationale, frontières internes, fronts de peuplement et conflits: Le Mont Elgon (Kenya/Ouganda)*. Ainsi, bien qu'une barrière naturelle serve de point d'appui au tracé réalisé par le pouvoir colonial, cela n'en fait pas moins un lieu de dé-légitimation avancée de l'Etat et la a barrière naturelle peine à devenir une frontière.

Les frontières ne sont donc en aucun cas naturelles, qu'il s'agisse de limites d'Etat, de région d'identité, de genre ou de culture. Elles restent toujours liées à une action et à des choix humains.

La frontière une construction humaine temporaire

Les frontières sont instituées par l'homme selon des enjeux et des contextes spécifiques. De plus elles sont en permanence soumises aux évolutions des contextes et des lieux dans lesquels elles prennent place. Les frontières ne sont pas des phénomènes fixes et définitifs, pas plus que les réalités qu'elles séparent. Si les frontières étatiques apparaissent aujourd'hui comme des réalités figées qui ne semblent jamais devoir évoluer, cela est lié au rôle spécifique qu'elles prennent dans le cadre de l'Etat-nation moderne. La fixité de ses frontières y apparaît comme la garantie de sa souveraineté de l'Etat. Mais, au-delà de cette fiction liée aux enjeux de souveraineté la frontière est un objet mouvant soumis aux évolutions historiques, politiques, économiques. Plusieurs interventions ont reconstitué ces processus d'évolution et de transformation. Les frontières sont le fruit d'un consensus, d'un accord temporaire ou d'une imposition qui doivent être perpétuellement renouvelés. Aucune frontière n'est jamais définitive.

C'est ce qui apparaissait clairement dans la démonstration d'Aude Laroque, *Du Rwanda au Burundi: l'ethnie, au cœur des mouvements de populations et des logiques de violence*, qui a exposé comment dans le contexte colonial on avait choisi de transformer une frontière sociale en une frontière ethnique. Elle nous a montré comment l'appartenance ethnique était un phénomène construit par des choix et des décisions humaines jusqu'à en faire frontière indépassable.

On retrouve cette idée chez Shane Doyle, *The Lost Counties Dispute: Ethnic Politics in Modern Uganda*, avec sa démonstration sur la construction d'une frontière identitaire par un pouvoir politique. Il nous montre comment on peut créer et renforcer par l'action politique une frontière identitaire par des techniques de domination ethnique et d'assimilation. Il s'agit pour le pouvoir ganda de faire coïncider frontière politique et frontière identitaire ou ethnique afin de garantir la domination Ganda sur les régions obtenues à l'issue du partage colonial.

Enfin l'aspect temporaire des frontières, y compris des frontières culturelles, apparaissait aussi dans l'intervention de Vanna Crupi *Diffusion and circulation of log xylophones in the African Great Lakes region*. Le xylophone *endara* est un instrument de musique très largement diffusé bien au-delà des frontières ethniques de la région.

Ainsi, l'aspect construit de ces frontières, particulièrement dans le cas de la manipulation des frontières identitaires, apparaît comme un élément fondamental pour comprendre l'histoire de cette région et en saisir les enjeux.

La frontière, la mobilité nous construisent

Les frontières ne sont donc pas naturelles. Mais si elles sont instituées par l'homme ce n'est pas seulement la nature qui est transformé par cette action humaine. L'homme lui-même se transforme en agencant la nature. Les frontières servent à définir ce que nous sommes et en les définissant nous nous définissons.

Nous l'avons vu avec l'intervention de Séréna Facci, *Danses nande 1980-*

danses konzo 2000: traces d'une frontière politique-culturelle, qui nous a montré comment une population séparée par une frontière voit apparaître dans ses pratiques culturelles des éléments de différenciation après un siècle de vie dans deux Etats différents. Ici la frontière culturelle est apparue, doublant ainsi la frontière politique, comme une construction conjoncturelle liée aux spécificités des évolutions de chaque côté de la frontière. Le tracé de la frontière politique a abouti à la construction d'une différenciation culturelle. Un trait culturel commun les danses nande et konzo, a évolué non du fait de la séparation par une frontière d'Etat des populations qui le pratiquaient, mais du fait des contextes spécifiques dans lesquels elles vivaient. Ce n'est pas la frontière politique mais les différences sociales et politiques qui ont créé une, toute relative, frontière culturelle.

De la même manière Henri Médard, *Le monde et les migrations imaginaires de Kintu, père et premier roi des Baganda*, a montré comment le mythe de Kintu était soumis à d'importantes variations. Notamment comment les origines géographiques de Kintu étaient réinventées en fonction des enjeux géopolitiques du moment. Ici les environnements géographiques dans lequel est inscrit Kintu servent à construire la légitimité politique et identitaire, la domination ou la légitimité religieuse. La référence à des frontières d'appartenance, ou la mobilité symbolique des origines permettent de réinventer des légitimités dans des contextes spécifiques.

Alexandre Hatungimana, *Guerre au Burundi : mobilité forcée et exode rural*, nous a exposé comment le conflit de 1993 au Burundi a été le point de départ d'une profonde recomposition sociale et territoriale. La situation de conflit a entraîné des déplacements massifs de population à l'extérieur et à l'intérieur des frontières qui eurent pour conséquence une recomposition dynamique des identités sociale et territoriale au Burundi: le fils de paysan devient un taxi vélo urbain, l'habitat dispersé devient la peau de léopard... Il nous montre ainsi les aspects contextuels de frontières sociales et de modes de vie qui se sont profondément transformées, mais cela est le cas aussi pour les frontières identitaires et culturelles.

Cristina Zavaroni *The Rwenzori Mountains National Park (Uganda): a physical boundary in Bakonzo spiritual life*, à travers la description de la création de la frontière entre le parc naturel et le reste du territoire a mis en évidence comment une limite de conservation allait se doubler d'une limite religieuse. A la barrière limitant les déplacements pour des raisons de protection de la nature se superpose une limite entre deux types de croyance entre la forêt domaine des esprits et le territoire des chrétiens. L'espace de conservation de la nature devient alors aussi conservatoire des cultes.

Cet aspect construit a pour conséquence que l'objet frontière peut être en permanence instrumentalisé, utilisé, manipulé en fonction d'intérêts spécifiques et plusieurs des interventions ont insisté sur les opportunités que pouvaient représenter l'instrumentalisation des frontières.

La frontière comme opportunité

La frontière comme opportunité politique

Les frontières sont des lieux complexes où se mêlent enjeux politiques, culturels et identitaires, ces enjeux s'agencant ou se concurrençant selon les cas. Cet ensemble d'enjeux créés ou révélés par les frontières en font de formidables outils pour ceux qui cherchent à faire valoir leurs intérêts. En passant une frontière on peut échapper à un pouvoir oppresseur, provoquer le pouvoir duquel on dépend, affirmer son identité ou élaborer de nouveaux enjeux politiques. La frontière et sa transgression se sont révélées dans plusieurs interventions comme des lieux d'opportunité; créateurs de dynamique forte.

C'est le cas évoqué par Christine Deslaurier, *Gens de la plaine, gens des collines: les limites socio-politiques du zonage géographique et historique des populations du Sud du Burundi*, elle nous a montré comment une population se sentant marginalisée utilise la traversée des frontières comme un moyen de créer la dissidence afin de revendiquer une meilleure intégration dans les structures politiques de l'Etat. En créant un espace de dissidence aux marges du territoire cette population invite l'Etat à se positionner sur la question de son intégration.

De la même manière, Elizabeth Belouli dans son intervention *De la conservation à la frontière: le parc national Queen Elizabeth (Ouganda)*, révélait comment les différentes migrations des Bassongora et leur installation récente dans le parc Queen Elizabeth permettent d'observer leur instrumentalisation de la frontière en fonction d'intérêts conjoncturels. La situation de parc naturel fait de cette double frontière (international et parc naturel) un espace refuge où ils bénéficient d'avantages spécifiques.

Cette opportunité politique était apparente aussi dans l'intervention de Jean Pierre Chrétien à travers l'action de certains chefs rwandais et burundais qui saisirent l'opportunité des enjeux diplomatiques intereuropéens au début de la colonisation pour imposer leurs intérêts territoriaux. En effet au moment du tracé des frontières coloniales, certains pouvoirs politiques cherchèrent à tirer profit de cette période de redéfinition des espaces, et ainsi à imposer ou à revendiquer des espaces.

C'est enfin ce que nous a montré Léon Saur, *La frontière ethnique comme outil de conquête du pouvoir: le cas du Parmehutu*, en expliquant que l'ethnisation de la vie politique rwandaise était apparue à un moment donné à certains acteurs rwandais comme une opportunité politique. Ainsi l'histoire de la radicalisation ethnique au Rwanda peut être vue comme un moyen utilisé pour masquer d'autres clivages. Ici c'est donc l'opportunité politique qui a transformé la frontière sociale en frontière ethnique.

La frontière comme opportunité individuelle

La frontière sous ses différentes formes est aussi génératrice d'opportunité individuelle, en permettant de changer d'identité, de transformer sa situation

sociale ou économique. Plusieurs interventions nous ont présenté les trajectoires individuelles de ceux qui ont su tirer profit de ces barrières.

C'est le cas d'Albert Ssempeke, musicien à la cour du Kabaka, dont Anna Baral nous a présenté le portrait dans son intervention *Political potential and changeability in ganda court music: observations on Albert Ssempeke's biography, between tradition and transformation*. La disparition du palais du Kabaka et l'abolition de la royauté auraient dû être pour ce musicien de cour la fin de sa carrière. Mais il su tirer profit de la destruction de la frontière entre le palais et le reste de l'Ouganda et a, en définitive, su en faire une opportunité pour se réinventer et de faire carrière.

En analysant les raisons qui poussent des individus à abandonner les églises chrétiennes traditionnelles pour se tourner vers les églises pentecôtistes, Alessandro Gusman, *Transnational and transgenerational movements of ideas and belief. The example of Pentecostalism in Uganda*, nous a montré comment pour de jeunes hommes venus des campagnes la conversion à la foi pentecôtiste pouvaient représenter un biais d'intégration dans une réalité urbaine complexe et nouvelle.

Antoine Gorce, *Ségrégation raciale et sociabilité interrassiale dans l'Ouganda des années 1950*, a lui évoqué le cas des noirs qui dans l'Ouganda colonial des années 50 ont utilisé la création de lieux de sociabilité interrassiaux pour chercher des moyens d'avancement personnel. L'ouverture limitée et symbolique de la frontière raciale devient ici une opportunité d'avancement social.

Le cas particulier de la frontière du Congo et de l'Ouganda, développé par Luca Jourdan *Les opportunités d'une frontière. Le petit et grand commerce entre le Congo et l'Ouganda*, conjugue plusieurs opportunités, celle créée par la situation marginale de zone frontière et celle créée par la guerre. Ce qui abouti à la création d'une économie très particulière dans la mesure où la frontière devient créatrice de valeur ajoutée, représentant ainsi une opportunité d'enrichissement pour des individus décidés à exploiter ses spécificités.

La frontière comme opportunité discursive

Trois interventions ont aussi exposé comment le discours du dépassement des frontières, de la mobilité et l'appel à l'altérité étaient des phénomènes importants dans plusieurs types de propos aussi bien politique que religieux.

C'est le cas du culte kubandwa, évoqué par Cecilia Pennacini dans son intervention *Transcender les frontières: la possession du kubandwa au-delà des limites politiques, culturelles et individuel*. Dans ce culte le discours de l'internationalité, de l'extranéité et du dépassement des frontières est au cœur du discours cultuel. Le culte se structure entre autre autour d'une référence au lointain, aux étrangers. La transgression discursive des frontières et la référence à un espace élargi sert ici à affirmer la prégnance du culte. L'affirmation de la pratique à l'étranger ou par des étranger de ce culte sert à affirmer sa valeur et son importance.

On retrouve cette idée dans les différentes mises en scène de l'origine, de l'arrivée et des déplacements de Kintu que nous a décrit Henri Médard. Les manipulations de ces discours permettent d'observer les enjeux des références territoriales pour les Baganda et apparaît ainsi la nécessité pour le pouvoir de contrôler l'image qu'il donne à travers la territorialisation symbolique des expériences de Kintu.

Antoine Gorce, quant à lui, a expliqué comment l'organisation de la transgression des barrières raciales est une opportunité pour le pouvoir colonial britannique de créer un discours qui lui sert de vitrine. L'image d'un dépassement possible de la frontière raciale sert en réalité à conserver le statut quo, tout en permettant au pouvoir de mettre en scène cette image d'une société harmonieuse, à travers, par exemple, des dîners. Il s'agit d'une fiction discursive qui permet de ne pas faire évoluer réellement une situation devenue difficile à assumer.

Mais toutes ces opportunités et ces instrumentalisation posent une question fondamentale, celle de l'articulation de la relation entre le pouvoir (politique, religieux, symbolique) et ses marges.

La frontière au cœur du pouvoir et de sa remise en cause

Des espaces de réalisation du pouvoir

La frontière est fortement liée au pouvoir, quelque soit les formes de celui-ci. Contrôler son espace qu'il soit religieux, symbolique ou politique c'est réaliser son pouvoir, lui offrir une réalité.

La réalisation du pouvoir dans l'espace était le sujet de l'intervention de Francesco Remotti, *La circulation des capitales dans les anciens royaumes de l'Afrique des Grands Lacs*. La mobilité du pouvoir royal apparaît dans cette région comme un moyen pour l'Etat de s'affirmer dans son espace et de réaliser sa souveraineté. Le contrôle territorial ne se réalise pas dans un contrôle des frontières mais dans une mobilité dynamique réalisant la souveraineté. La capacité du pouvoir à investir son espace par la mobilité fonctionne alors comme un révélateur de sa réalité et des enjeux contextuels.

Dans le cas évoqué par Shane Doyle il ne s'agissait pas d'une inscription simplement territoriale du pouvoir puisque celle-ci était doublée d'un enjeu identitaire. Le pouvoir ganda cherche à contrôler une frontière identitaire et à garantir sa frontière territoriale et pour renforcer ces barrières il utilise une politique d'assimilation. Contrôler le territoire politique passe alors par le contrôle des limites identitaires et donc par l'assimilation des Bunyoro présents sur le territoire des Baganda afin de garantir les acquis territoriaux gandas.

Mais si dans ces deux cas le contrôle de l'espace permet au pouvoir d'affirmer et de réaliser sa souveraineté, ailleurs il est au contraire le révélateur des incapacités et des faiblesses du pouvoir.

Et de déréalisation

Lorsque le pouvoir est incapable d'affirmer sa souveraineté sur l'ensemble de son espace, ou de contrôler les mouvements à l'intérieur de celui-ci la frontière se révèle un lieu de dé-légitimation du pouvoir. Dans son intervention Luca Jourdan a montré comment l'économie marginale créée dans la zone frontalière questionne la souveraineté de l'Etat et sa capacité à assumer et à contrôler son espace. En effet, les enjeux économiques mènent à une lutte pour le contrôle de la frontière et de la richesse qu'elle produit, où s'affrontent Etat et mouvements rebelles. La zone frontière devient alors, comme dans le cas du Mont Elgon décrit par Claire Médard, un lieu révélant l'incapacité étatique à contrôler son espace et les combats pour le contrôle de l'appareil d'Etat.

Les organisateurs souhaitent aborder une Afrique mobile, complexe, inscrite dans un temps long et les différentes interventions nous ont offert la diversité des réalités d'une région, marquée par des dynamiques anciennes fortes, des mobilités et des processus de construction étatique en cours. Cette réflexion commune, a permis de montrer encore une fois, la richesse des interactions autour des phénomènes de frontière, de discontinuité et de mobilité. La frontière ne peut être simplement conçue comme une barrière, elle doit être envisagée comme un espace créateur de dynamiques spécifiques. La richesse des approches des différents intervenants a permis de rendre compte de la complexité du phénomène frontalier.

CAMILLE LEFEBVRE